

# LA VIE POPULAIRE

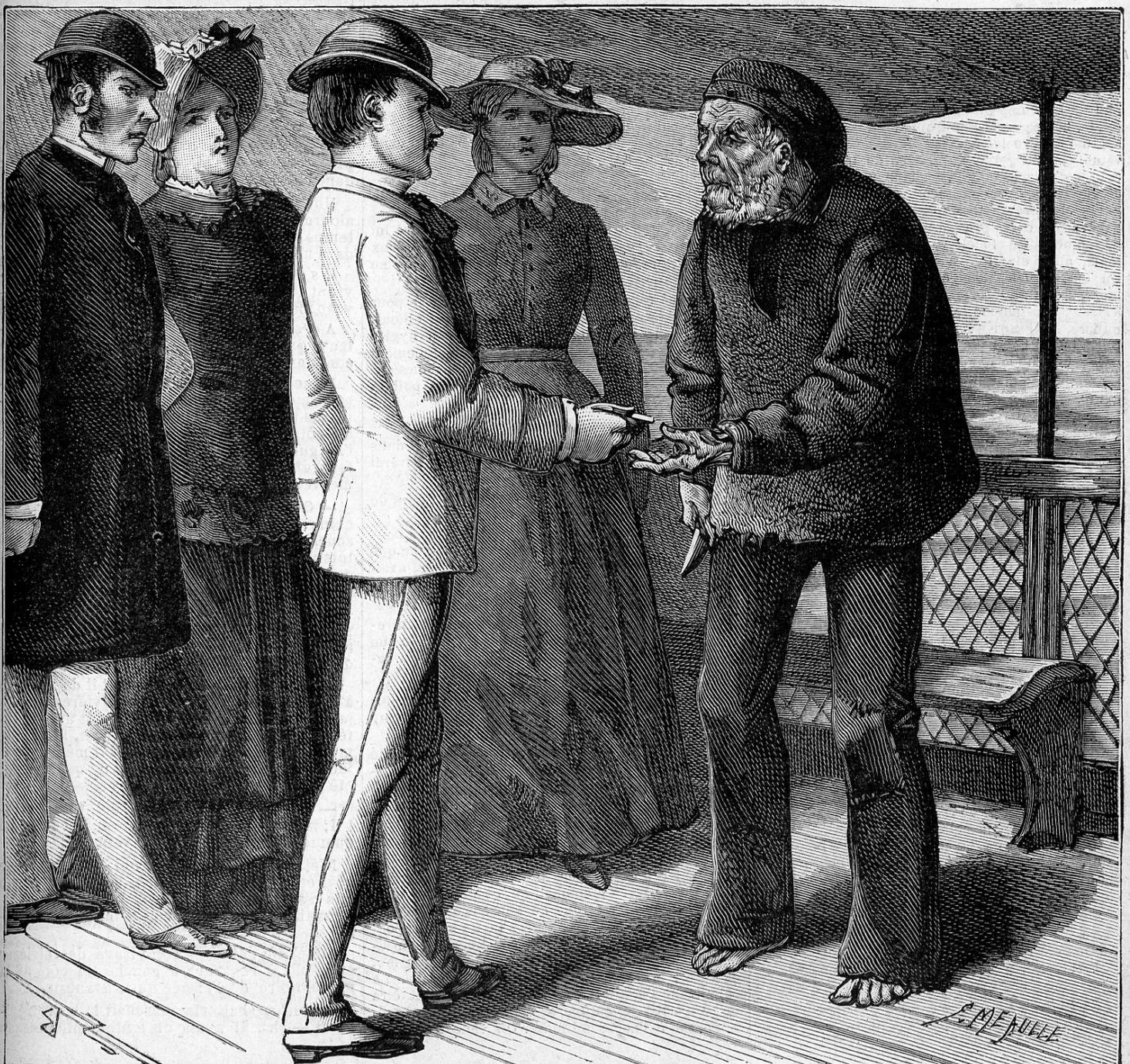
LA VIE POPULAIRE  
PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE  
LE JEUDI ET LE DIMANCHE  
*Elle est mise en vente tous les Mercredis et tous les Samedis*

DIRECTION :  
18, rue d'Enghien. 18

ABONNEMENTS : { Paris et Dép<sup>s</sup>. 6 m., 9 fr. — 12 m., 16 fr.  
Union postale. > 11 fr. — > 20 fr.  
*On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste*

SOMMAIRE : I. Histoire de la Semaine : Le sapeur Coquengniac, par R. Maizeroy. — II. La première bataille, par Tzeglof. — III. Mon oncle Jules, par de Maupassant. — IV. Gabrielle, par P. Bonnetain. — V. La Femme d'Henri Vanneau, par E. Rod. — VI. L'Âme murée, par P. Perret. — VII. La Fin du Vieux Temps, par Bourde. — Tolla, par E. About.

## MON ONCLE JULES



Dieu vous bénisse, mon jeune monsieur !... (Voir à la page 22.)

blessé d'une balle à la poitrine, les yeux hagards, l'écume aux lèvres et poussant des râles, se tordait sur la terre dans les convulsions de l'agonie.

Aliochine considéra Zommer en dessous. Il était près de son canon, où il restait encore quatre hommes; il avait les yeux troubles, le visage verdâtre; sa lèvre inférieure tremblait, et il regardait avec indifférence dans le vague.

Ce sentiment de prostration se communiqua involontairement à Aliochine. Ses nerfs commençaient à se tendre et il tomba dans un état d'abattement. Il sentait qu'il se passait quelque chose qu'il ne comprenait pas bien, et il continuait à commander machinalement à ses soldats qui, eux aussi, étaient en proie à la même prostration.

— La huitième, commanda-t-il à voix haute, sans même comprendre pourquoi il le faisait.

Sa prostration ne céda même pas quand le planton envoyé par le chef d'artillerie cria d'une voix désespérée : « En retraite! en retraite! » ni quand la batterie, sous les coups innombrables de l'ennemi vainqueur, commença à reculer, perdant en chemin des hommes et des chevaux et laissant derrière elle un sillon de sang fumant.

V

Aliochine se trouva de nouveau dans le ravin, mais non dans ce large ravin où la batterie, encore pleine de force et d'espérance, avait été arrêtée par le convoi des blessés, non! c'était une autre gorge petite, inconnue, étroite.

Il prêta l'oreille : les coups retentissaient sourdement et dans le lointain.

Il était donc hors de danger. Il aurait donc accompli son devoir et il vivait toujours!

— Je vis, je vis, se répétait-il intérieurement, en caressant le cou de son cheval, et le sentiment ineffable de l'homme chez qui subitement la vie éteinte se ranime envahit tout son être.

La batterie s'arrête; les hommes se disposent au repos et Aliochine remarque Zaitzef qui donne des ordres à un autre officier.

— Mais pourquoi est-ce lui qui commande et non Litvinof? pensa-t-il.

Et le cœur anxieux, il se souvint de tout.

— Je vis, et ce pauvre Litvinof et ces courageux soldats, qui gravissaient ces rocs meurtriers, au sein de ce feu d'enfer, ne sont plus!

Il eut honte de ce que lui, jeune, sans famille, fût sorti du combat sain et sauf, tandis que tant de vies utiles et déjà mûres avaient été anéanties. Non, c'était un rêve, en si peu de temps on ne pouvait avoir commis tant d'homicides.

Il jette encore un regard sur la batterie. Zaitzef restait immobile, le visage sombre, les yeux irrités, tout interdit.

Ici et là dans le ravin de petits groupes de soldats se traînaient le visage triste et pâle. A côté d'eux un cheval broutait tristement l'herbe brûlée par le soleil, et avait l'air aussi désolé que les hommes!

— Pauvre bête, tu as aussi faim que moi!

— Mais que dis-je! oserai-je songer à la faim en un moment pareil... — Comme je suis fatigué! quelle chaleur étouffante, que j'ai soif!... Une goutte d'eau, une petite goutte d'eau!

Il ferma les yeux et pressant sa tête alourdie, il tomba à bout de forces sur la terre brûlante.

— M. l'officier, M. l'officier, entendit-il murmurer d'une voix indécise.

Il leva la tête et vit devant lui un jeune soldat qui ressemblait beaucoup au pauvre Fomine, mais qu'il ne connaissait pas.

Il avait à la main deux grands biscuits et un bidon rempli d'eau.

Le soldat le regardait si timidement et d'un air si suppliant qu'Aliochine se sentit les yeux mouillés, et buvant des larmes de reconnaissance, il prit les biscuits qu'il commença à ronger avidement en aspirant l'eau trouble.

Il voulut remercier le soldat, mais celui-ci avait disparu.

Aliochine s'efforça de s'endormir. Il s'étendit sur le dos, passa ses mains derrière sa tête et ferma les yeux.

Mais le sommeil le fuyait, et son cerveau agité était hanté incessamment par d'horribles visions : tantôt il voyait apparaître une nuque ensanglantée, tantôt un buste mutilé, tantôt deux yeux mourants et hagards. Bientôt toutes ces visions se mêlèrent dans un chaos, d'où naquit cette simple pensée que « tuer des hommes est un acte mauvais et malhonnête, et que la guerre est indigne de l'humanité! »

Boum! boum! boum! et la canonnade qui avait cessé un instant, recommença de nouveau!

Aliochine se réveilla de son assoupissement, et regarda avec anxiété Zaitzef et les pauvres soldats, qui, tous, dans leur cœur meurtri, ne répétaient qu'une prière.

— Mon Dieu, quand tout cela finira-t-il?

Cependant les coups devinrent de plus en plus forts. La chaleur de plus en plus insupportable et le soleil qui était arrivé au Zénith s'arrêta comme une tache incandescente au milieu de l'éblouissant firmament!

TZEGLOF.

Traduit par MIKAIL ACHKINASI.

## MON ONCLE JULES (1)

Un vieux pauvre, à barbe blanche, nous demanda l'aumône. Mon camarade Joseph Davranche lui donna cent sous. Je fus surpris. Il me dit :

— Ce misérable m'a rappelé une histoire que je vais te dire et dont le souvenir me poursuit sans cesse. La voici :

Ma famille, originaire du Havre, n'était pas riche. On s'en tirait, voilà tout. Le père travaillait, rentrait tard du bureau et ne gagnait pas grand'chose. J'avais deux sœurs.

Ma mère souffrait beaucoup de la gêne où nous vivions, et elle trouvait souvent des paroles aigres pour son mari, des reproches voilés et perfides. Le pauvre homme avait alors un geste qui me navrait. Il se passait la main ouverte sur le front, comme pour essuyer une sueur qui n'existait pas, et il ne répondait rien. Je sentais sa douleur impuissante. On économisait sur tout; on n'acceptait jamais un dîner, pour n'avoir pas à le rendre; on achetait les provisions au rabais, les fonds de boutique. Mes sœurs faisaient leurs robes elles-mêmes et avaient de longues discussions sur le prix d'un galon qui valait quinze centimes le mètre. Notre nourriture ordinaire consistait en soupe grasse et bœuf accommodé à toutes les sauces. Cela est sain et réconfortant, paraît-il; j'aurais préféré autre chose.

On me faisait des scènes abominables pour les boutons perdus et les pantalons déchirés.

Mais chaque dimanche nous allions faire

notre tour de jetée en grande tenue. Mon père, en redingote, en grand chapeau, en gants, offrait le bras à ma mère, pavoisée comme un navire un jour de fête. Mes sœurs, prêtes les premières, attendaient le signal du départ; mais, au dernier moment, on découvrait toujours une tache oubliée sur la redingote du père de famille, et il fallait bien vite l'effacer avec un chiffon mouillé de benzine.

Mon père, gardant son grand chapeau sur la tête, attendait, en manches de chemise, que l'opération fut terminée, tandis que ma mère se hâtait, ayant ajusté ses lunettes de myope, et ôté ses gants pour ne les pas gâter.

On se mettait en route avec cérémonie. Mes sœurs marchaient devant, en se donnant le bras. Elles étaient en âge de mariage, et on en faisait montre en ville. Je me tenais à gauche de ma mère, dont mon père gardait la droite. Et je me rappelle l'air pompeux de mes pauvres parents dans ces promenades du dimanche, la rigidité de leurs traits, la sévérité de leur allure. Ils avançaient d'un pas grave, le corps droit, les jambes raides, comme si une affaire d'une importance extrême eût dépendu de leur tenue.

Et chaque dimanche, en voyant entrer les grands navires qui revenaient de pays inconnus et lointains, mon père prononçait invariablement les mêmes paroles :

— Hein! si Jules était là-dedans, quelle surprise!

Mon oncle Jules, le frère de mon père, était le seul espoir de la famille, après en avoir été le terreur. J'avais entendu parler de lui depuis mon enfance, et il me semblait que je l'aurais reconnu du premier coup, tant sa pensée m'était devenue familière. Je savais tous les détails de son existence jusqu'au jour de son départ pour l'Amérique, bien qu'on ne parlât qu'à voix basse de cette période de sa vie.

Il avait eu, paraît-il, une mauvaise conduite, c'est-à-dire qu'il avait mangé quelque argent, ce qui est bien le plus grand des crimes pour les familles pauvres. Chez les riches, un homme qui s'amuse *fait des bêtises*. Il est ce qu'on appelle en souriant, un noceur. Chez les nécessiteux, un garçon qui force les parents à écorner le capital devient un mauvais sujet, un gueux, un drôle!

Et cette distinction est juste, bien que le fait soit le même, car les conséquences seules déterminent la gravité de l'acte.

Enfin l'oncle Jules avait notablement diminué l'héritage sur lequel comptait mon père; après avoir d'ailleurs mangé sa part jusqu'au dernier sou.

On l'avait embarqué pour l'Amérique, comme on faisait alors, sur un navire marchand allant du Havre à New-York.

Une fois là-bas, mon oncle Jules s'établit marchand de je ne sais quoi, et il écrivit bientôt qu'il gagnait un peu d'argent et qu'il espérait pouvoir dédommager mon père du tort qu'il lui avait fait. Cette lettre causait dans la famille une émotion profonde. Jules, qui ne valait pas, comme on dit, les quatre fers d'un chien, devint tout à coup un honnête homme, un garçon de cœur, un vrai Davranche, intègre comme tous les Davranche.

Un capitaine nous apprit en outre qu'il avait loué une grande boutique et qu'il faisait un commerce important.

Une seconde lettre, deux ans plus tard, disait : « Mon cher Philippe, je t'écris pour que tu ne t'inquiètes pas de ma santé, qui est bonne. Les affaires aussi vont bien. Je pars demain pour un long voyage dans l'Amérique du Sud. Je serai peut-être plusieurs années sans te donner de mes nouvelles. Si je ne t'écris pas, ne sois pas inquiet. Je reviendrai un jour une fois fortune faite. J'espère que ce

(1) Miss Harriett. V. Havard, édit.

ne sera pas trop long, et nous vivrons heureux ensemble... »

Cette lettre était devenue l'évangile de la famille. On la lisait à tout propos, on la montrait à tout le monde.

Pendant dix ans, en effet, l'oncle Jules ne donna plus de nouvelles; mais l'espoir de mon père grandissait à mesure que le temps marchait; et ma mère aussi disait souvent :

— Quand ce bon Jules sera là, notre situation changera. En voilà un qui a su se tirer d'affaire !

Et chaque dimanche, en regardant venir de l'horizon les gros vapeurs noirs vomissant sur le ciel des serpents de fumée, mon père répétait sa phrase éternelle :

— Hein ! si Jules était là-dedans, quelle surprise !

Et on s'attendait presque à le voir agiter un mouchoir, et crier :

— Ohé ! Philippe.

On avait échafaudé mille projets sur ce retour assuré; on devait même acheter, avec l'argent de l'oncle, une petite maison de campagne près d'Ingouville. Je n'affirmerais pas que mon père n'eût point entamé déjà des négociations à ce sujet.

L'aînée de mes sœurs avait alors vingt-huit ans; l'autre vingt-six. Elles ne se mariaient pas, et c'était là un gros chagrin pour tout le monde.

Un prétendant enfin se présenta pour la seconde. Un employé, pas riche, mais honorable. J'ai toujours eu la conviction que la lettre de l'oncle Jules, montrée un soir, avait terminé les hésitations et emporté la résolution du jeune homme.

On l'accepta avec empressement, et il fut décidé qu'après le mariage toute la famille ferait ensemble un petit voyage à Jersey.

Jersey est l'idéal du voyage pour les gens pauvres. Ce n'est pas loin; on passe la mer dans un paquebot et on est en terre étrangère, cet îlot appartenant aux Anglais. Donc, un Français, avec deux heures de navigation, peut s'offrir la vue d'un peuple voisin chez lui et étudier les mœurs, déplorables d'ailleurs, de cette île couverte par le pavillon britannique, que comme disent les gens qui parlent avec simplicité.

Ce voyage de Jersey devint notre préoccupation, notre unique attente, notre rêve de tous les instants.

On partit enfin. Je vois cela comme si c'était d'hier : le vapeur chauffant contre le quai de Granville; mon père, effaré, surveillant l'embarquement de nos trois colis; ma mère inquiète ayant pris le bras de ma sœur non mariée, qui semblait perdue depuis le départ de l'autre, comme un poulet resté seul de sa couvée; et, derrière nous, les nouveaux époux qui restaient toujours en arrière, ce qui me faisait souvent tourner la tête.

Le bâtiment siffla. Nous voici montés, et le navire, quittant la jetée, s'éloigna sur une mer plate comme une table de marbre vert. Nous regardions les côtes s'enfuir, heureux et fiers comme tous ceux qui voyagent peu.

Mon père tendait son ventre, sous sa redingote dont on avait, le matin même, effacé avec soin toutes les taches, et il répandait autour de lui cette odeur de benzine des jours de sortie, qui me faisait reconnaître les dimanches.

Tout à coup, il avisa deux dames élégantes à qui deux messieurs offraient des huîtres. Un vieux matelot déguenillé ouvrait d'un coup de couteau les coquilles et les passait aux messieurs, qui les tendaient ensuite aux dames. Elles mangeaient d'une manière délicate, en tenant l'écaille sur un mouchoir fin et en avançant la bouche pour ne point tacher

leurs robes. Puis elles buvaient l'eau d'un petit mouvement rapide et jetaient la coquille à la mer.

Mon père, sans doute, fut séduit par cet acte distingué de manger des huîtres sur un navire en marche. Il trouva cela bon genre, raffiné, supérieur, et il s'approcha de ma mère et de mes sœurs en demandant :

— Voulez-vous que je vous offre quelques huîtres ?

Ma mère hésitait, à cause de la dépense; mais mes deux sœurs acceptèrent tout de suite. Ma mère dit, d'un ton contrarié :

— J'ai peur de me faire mal à l'estomac. Offre ça aux enfants seulement, mais pas trop, tu les rendrais malades.

Puis, se tournant vers moi, elle ajouta :

— Quant à Joseph, il n'en a pas besoin; il ne faut point gâter les garçons.

Je restai donc à côté de ma mère, trouvant injuste cette distinction. Je suivais de l'œil mon père, qui conduisait pompeusement ses deux filles et son gendre vers le vieux matelot déguenillé.

Les deux dames venaient de partir, et mon père indiquait à mes sœurs comment il fallait s'y prendre pour manger sans laisser couler l'eau; il voulut même donner l'exemple et il s'empara d'une huître. En essayant d'imiter les dames, il renversa immédiatement tout le liquide sur sa redingote et j'entendis ma mère murmurer :

— Il ferait mieux de se tenir tranquille.

Mais tout à coup mon père me parut inquiet; il s'éloigna de quelques pas, regarda fixement sa famille pressée autour de l'écailleur, et, brusquement, il vint vers nous. Il me sembla fort pâle, avec des yeux singuliers. Il dit, à mi-voix à ma mère :

— C'est extraordinaire, comme cet homme qui ouvre les huîtres ressemble à Jules.

Ma mère interdite, demanda :

— Quel Jules ?...

Mon père reprit :

— Mais... mon frère... Si je ne le savais pas en bonne position, en Amérique, je croirais que c'est lui.

Ma mère effarée, balbutia :

— Tu es fou ! Du moment que tu sais bien que ce n'est pas lui, pourquoi dire ces bêtises-là ?

Mais mon père insistait :

— Va donc le voir, Clarisse; j'aime mieux que tu t'en assures toi-même, de tes propres yeux.

Elle se leva et alla rejoindre ses filles. Moi aussi, je regardais l'homme. Il était vieux, sale, tout ridé, et ne détournait pas le regard de sa besogne.

Ma mère revint. Je m'aperçus qu'elle tremblait. Elle prononça très vite :

— Je crois que c'est lui. Va donc demander des renseignements au capitaine. Surtout sois prudent, pour que ce garnement ne nous retombe pas sur les bras, maintenant !

Mon père s'éloigna, mais je le suivis. Je me sentais étrangement ému.

Le capitaine, un grand monsieur, maigre, à longs favoris, se promenait sur la passerelle d'un air important, comme s'il eût commandé le courrier des Indes.

Mon père l'aborda avec cérémonie, en l'interrogeant sur son métier avec accompagnement de compliments :

— Quelle était l'importance de Jersey ? Ses productions ? Sa population ? Ses mœurs ? Ses coutumes ? La nature du sol, etc., etc.

On eût cru qu'il s'agissait au moins des Etats-Unis d'Amérique.

Puis on parla du bâtiment qui nous portait,

l'Express; puis on en vint à l'équipage. Mon père, enfin, d'une voix troublée :

— Vous avez là un vieil écailleur d'huîtres qui paraît bien intéressant. Savez-vous quelques détails sur ce bonhomme ?

Le capitaine, que cette conversation finissait par irriter, répondit sèchement :

— C'est un vieux vagabond français que j'ai trouvé en Amérique l'an dernier, et que j'ai rapatrié. Il a, paraît-il, des parents au Havre, mais il ne veut pas retourner près d'eux, parce qu'il leur doit de l'argent. Il s'appelle Jules... Jules Darmanche ou Darvanche, quelque chose comme ça, enfin. Il paraît qu'il a été riche un moment là-bas, mais vous voyez où il en est réduit maintenant.

Mon père qui devenait livide, articula, la gorge serrée, les yeux hagards :

— Ah ! ah ! très bien... fort bien... Cela ne m'étonne pas... Je vous remercie beaucoup, capitaine.

Et il s'en alla, tandis que le marin le regardait s'éloigner avec stupeur.

Il revint auprès de ma mère, tellement décomposé qu'elle lui dit :

— Assieds-toi; on va s'apercevoir de quelque chose.

Il tomba sur le banc en bégayant :

— C'est lui, c'est bien lui !

Puis il demanda :

— Qu'allons-nous faire ?...

Elle répondit vivement :

— Il faut éloigner les enfants. Puisque Joseph sait tout, il va aller les chercher. Il faut prendre garde surtout que notre gendre ne se doute de rien.

Mon père paraissait atterré. Il murmura :

— Quelle catastrophe !

Ma mère ajouta, devenue tout à coup furieuse :

— Je me suis toujours doutée que ce voleur ne ferait rien, et qu'il nous retomberait sur le dos ! Comme si on pouvait attendre quelque chose d'un Davranche !...

Et mon père se passa la main sur le front, comme il faisait sous les reproches de sa femme.

Elle ajouta :

— Donne de l'argent à Joseph pour qu'il aille payer ces huîtres, à présent. Il ne manquerait plus que d'être reconnu par ce mendiant. Cela ferait un joli effet sur le navire. Allons-nous-en à l'autre bout, et fais en sorte que cet homme n'approche pas de nous !

Elle se leva, et ils s'éloignèrent après m'avoir remis une pièce de cent sous.

Mes sœurs, surprises, attendaient leur père. J'affirmai que maman s'était trouvée un peu gênée par la mer, et je demandai à l'ouvreur d'huîtres :

— Combien est-ce que nous vous devons, monsieur.

J'avais envie de dire : mon oncle.

Il répondit :

— Deux francs cinquante.

Je tendis mes cent sous et il me rendit la monnaie.

Je regardais sa main, une pauvre main de matelot toute plissée, et je regardais son visage, un vieux et misérable visage, triste, accablé, en me disant :

— C'est mon oncle, le frère de papa, mon oncle !

Je lui laissai dix sous de pourboire. Il me remercia :

— Dieu vous bénisse, mon jeune monsieur !

Avec l'accent d'un pauvre qui reçoit l'aumône. Je pensai qu'il avait dû mendier, là-bas !

Mes sœurs me contemplaient, stupéfaites de ma générosité.

Quand je remis les deux francs à mon père, ma mère, surprise, demanda :

— Il y en avait pour trois francs?... Ce n'est pas possible.

Je déclarai d'une voix ferme :

— J'ai donné dix sous de pourboire.

Ma mère eut un sursaut et me regarda dans les yeux :

— T'es fou! Donner dix sous à cet homme, à ce gueux!...

Elle s'arrêta sous un regard de mon père qui désignait son gendre.

Puis on se tut.

Devant nous, à l'horizon, une ombre violette semblait sortir de la mer. C'était Jersey.

Lorsqu'on approcha des jetées, un désir violent me vint au cœur de voir encore une fois mon oncle Jules, de m'approcher, de lui dire quelque chose de consolant, de tendre.

Mais, comme personne ne mangeait plus d'huitres, il avait disparu, disparu sans doute au fond de la cale infecte où logeait ce misérable.

Et nous sommes revenus par le bateau de Saint-Malo, pour ne pas le rencontrer. Ma mère était dévorée d'inquiétude.

Je n'ai jamais revu le frère de mon père!

Voilà pourquoi tu me verras quelquefois donner cent sous aux vagabonds.

GUY DE MAUPASSANT.

## GABRIELLE (1)

### I

— Commenceront!... commenceront pas!...

— Anen, li sourdats!...

Soudain, la rumeur populaire s'éteignit dans un clapotis décroissant où perlaient encore des rires : le chef de musique venait de se lever. Debout au milieu de l'estrade, tout noir dans le cercle des lampes à huile dont la jaune clarté étoilait à peine les boutons de sa tunique, il pivotait lentement sur les talons et de l'œil passait ses exécutants en revue.

— Un « ah! » courut dans la foule, puis ce mot : *Pétrarque*, chuchoté par mille voix; le chef, s'arrêtant en face des pistons, assura ses lunettes sur son nez, se campa d'aplomb, et, brusquement, étendit le bras. Alors, un susurrement de hautbois et de flûte naquit très doux; les cuivres lentement soupirèrent, et, dans une harmonie ouatée, s'unirent en un chant d'une ténuité langoureuse.

Un grand silence s'était fait. Autour de l'estrade, parmi les chaises, on devinait plutôt qu'on n'entendait le froufroutement ailé des éventails. Derrière la quadruple rangée des auditeurs assis un ramassis de monde se pressait, et le grouillement de cette foule muette ne se révélait qu'au seul bruissement du sable sous ses pas.

La plainte mélodique s'élargissait cependant sur un dernier trémolo. Dans la rentrée, en sourdine d'abord, mais bientôt éclatante, de tous les instruments, l'orchestre semblait traduire une colère succédant à des larmes. Un chœur de sonorités montait, encadrant une phrase chantante du cor, et, plus rapide, la main gantée du chef précipitait ses envolées d'une irrégularité rythmique et promenait ses va-et-vient, pareille à un papillon blanc voltigeant dans l'ombre.

Ensuite, ce fut un solo de piston d'une raucité douce, puis encore une reprise géné-

rale, et, sur un égrenement de coups de cymbales, dans un ronron de grosse caisse et un mugissement de tous les cuivres, le morceau s'éteignit.

Des applaudissements partirent. Modérés parmi les chaises, ils couraient, se faisant frénétiques parmi les gens debout, et cessaient à peine aux coins de la place d'Armes.

La foule avait repris son tohu-bohu. Un fourmillement concentrique roulait de la musique aux trois allées, dont le trapèze enca-drait l'estrade, et redescendait s'écraser contre les murs de la Préfecture maritime. De nouveau, dans le murmure confus des voix, on entendait le mot *Pétrarque* voler de bouche en bouche, avec des échos contagieux sous les câlines intonations provençales et la caresse d'un accent trainard qui faisaient sonner ses voyelles.

Comme si cette toquade de la foule les eût à la fin agacés, trois officiers de marine installés au premier rang des auditeurs se levèrent bruyamment.

— Que le diable soit de leur *Pétrarque!* dit l'un assez haut pour faire retourner ses voisins. Et, se frayant un chemin dans les groupes, les marins s'éloignèrent.

Il n'était pas facile de fendre la presse. Il fallait louvoyer à petits pas pour couper le courant. Dans les allées même, on ne pouvait avancer. C'était une procession lente et serrée de dames en toilettes claires, d'hommes en uniforme et en redingote. Les gens qui n'avaient fait que se deviner autour de l'estrade se retrouvaient dans le coup de lumière des becs de gaz dont la clarté crue ravivait d'un gros vert les feuilles basses des platanes. Là, les conversations moins vives mêlaient leur murmure assourdi comme dans un salon, sans qu'un mot provençal détonnât parmi les bouts de phrase en français que les officiers happaient au passage. Et cette impression d'un salon, à travers lequel des couples font les cent pas entre deux valses, revenait à sentir la tiédeur de l'air où des parfums de femmes mouraient dans l'imperceptible poussière poudrifiée dont la buée trépidante montait du sable trop battu, voilant les lustres des terrasses de café, de l'autre côté de la place.

— Attendons un instant; nous verrons peut-être Gabrielle, proposa un des marins, celui qui n'aimait pas *Pétrarque*.

Les trois hommes s'arrêtèrent au bord de l'allée, tournant le dos à la musique, et, adossés à un platane, le cigare aux lèvres, restèrent un instant à dévisager les promeneurs.

La procession se déroulait toujours, monotone en sa régularité, poussant du même pas, en sens inverse, son double courant. Il montait, frôlant les trois amis au passage, avec des remous, parfois, qui fouettaient leurs jambes de coups de jupes, puis, à l'angle de la Préfecture maritime, virait court à droite, et redescendait vers eux par l'autre côté de l'allée. Impassible, au coin du mur blanc de la Préfecture, un factionnaire de l'infanterie de marine semblait présider à cette parade, et ses épaulettes jaunes, avec une fixité exaspérante, apparaissaient toujours immobiles dans l'ondulement confus des chapeaux à plumes, des mantilles, des képis rouges ou noirs et des casquettes plates, dont quelques-unes, encore couvertes de la coiffe blanche en usage le jour, piquaient de points clairs le moutonnement des têtes.

Les officiers s'impatientaient. Ah çà! que faisait donc Gabrielle? Cette sacré Gabri ne pouvait pas avoir manqué la musique, un soir qu'on jouait l'ouverture de *Pétrarque*, l'œuvre d'un Wagner du cru, la coqueluche de tous les *mokos!*

Et, gouailleurs, ressassant entre deux bouffées de fumée quelque vieille plaisanterie

du port à l'adresse de l'absente ou des mélomanes toulonnais, ils continuaient à suivre les passants du regard. Parfois, du bout des doigts, familièrement, ou respectueusement, d'une large envolée du bras emportant la casquette, ils saluaient leurs collègues et leurs familles, et, du même sourire, avec cette promiscuité inconsciemment frondeuse, dans laquelle l'homme de garnison mêle les filles entretenues et les femmes de ses supérieurs, ils accompagnaient la bouquetière du café de Bohême, les soupeuses de la taverne de Strasbourg, la jeune femme du colonel d'artillerie, et l'incessante smala des filles, femmes, mères ou sœurs des officiers de la division. Aussi bien, dès qu'elles avaient dépassé les trois jeunes gens, elles étaient pareilles, les promeneuses, avec leurs corsages clairs, leur gaze, leurs rubans, leurs fanfreluches, dont la gamme estivale égayait le noir de la foule. Même les plus gracieuses tailles et les plus attrayantes tournures n'appartenaient point aux jeunes mondaines chassant au mari sous couleur d'entendre la musique. Mais, au bout de l'allée, quand elles se retournaient devant la sentinelle toujours immobile sous la pluie des pétales que sa baïonnette détachait des lauriers-roses pendant sur la crête du mur de la Préfecture, elles réapparaissaient le visage en pleine lumière, et l'on ne pouvait plus les confondre sous les battements ingénus ou coquets de leurs éventails.

— Pas encore mariée, la fille du commissaire général! disait le lieutenant de vaisseau, qui semblait l'aîné des trois jeunes gens. Je parie que la promotion de 1890 la fera encore danser dans les salons de l'amiral!...

— C'est comme Gabri! répondit le plus jeune, en secouant la cendre de son cigare tombée sur le parement lie de vin de ses manches... à moins pourtant qu'un pharmacien de marine retraité ne l'épouse, je parie qu'on la retrouvera exerçant rue Saint-Roch, quand Lionel, ici présent, aura ses deux étoiles!

— Tais-toi, docteur, fit le lieutenant de vaisseau. La voilà!...

Gabrielle était près d'eux. Lionel l'accosta avec le sourire et les poignées de main des vieilles connaissances; puis, fendant la foule, ils traversèrent l'allée tous les quatre, et gagnèrent le café de la Marine, dont les tables débordaient sur la chaussée. En un instant, ils furent installés sous la tente. Un garçon apporta de la bière.

— Non! cria la femme, je ne prends plus que de l'anisette!

Et, pendant qu'on la servait, elle se dégota lentement. Ses bracelets tintaient luisants sur le suède clair qui tirebouchonnait à ses poignets en plus réguliers, sous lesquels se perdait la manche. C'était une belle fille, mûre et grasse, au teint hâlé sous sa veloutine. Les extrémités fortes. Elle souriait toujours d'un sourire machinal qui découvrait ses dents larges, saines et laiteusement émaillées comme celles d'une négresse. Une de ces dents, au milieu, avait une brèche, mais, loin de l'enlaidir, ce défaut donnait à sa physionomie on ne savait quoi d'étrange et corrigeait ce qu'avait de trop régulier son masque correct de Gênoise. Sur son chignon d'un noir épais, des épingles fichaient leurs têtes de corail rose et pourpre. Elle était sanglée dans une robe de toile bleue à pois blancs et coiffée d'un chapeau de paille en forme de panier où tremblotaient des fleurs, des fruits, des plumes, tout un attirail clinquant et criard. Elle zé- zayait et sentait à la fois l'ail et la peau d'Espagne.

Essouffée d'avoir marché vite pour ne pas manquer la musique, elle ne dit rien d'abord, léchant à petits coups de langue gourmands son verre de liqueur et regardait devant elle

(1) Autour de la Caserne. V. Havard, éditeur.